

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2008



Sommaire

Les membres du Comité de lecture	03
Le mot de la Présidente	04
Le mot du Maire	05
Le Président d'honneur	07
Palmarès 2008	08
Prix Gaston Welter : « Fidélité »	11
1 ^{er} Prix d'honneur : « Marie-Louise F »	17
2 ^{eme} Prix d'honneur : « Un matin ordinaire »	22
Règlement Général	29

Liste des membres du Comité de lecture :

Mme Sylvie JUNG : présidente du Comité de Lecture

Mme Michèle WELTER : secrétaire du Comité de Lecture

M. Patrick ABATE : Maire de Talange, Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

Mme Anne CROCITTI : Déléguée générale à la culture

Mme Nicole ACCERANI

M. Fabien BATISTUTTA

Mme Pascale BERNARD

Mlle Geneviève BERTIN

M. Jean-Louis BILLARD

Mlle Carine BRONNER

Mme Cécile DELADOEUILLE

Mlle Hélène GAUTIER

M. Jérémie GAUTIER

Mlle Danaé GUERQUIN

Mme Jacqueline KUCKLICK

Mme Catherine MAURICE

Mme Marielle PAYEN

Mme Emmeline PEREIRA

M. José PEREIRA

M. Didier RIZZO

M. François SCHLOEDER

Mme Carole WUNDERLICH

Président honoraire :

M. Roger TERRE

Président d'honneur :

M. Joël EGLOFF

Invité :

M. Olivier BRUN Directeur des Editions La Dragonne (Nancy)

Le mot de la Présidente

Depuis 19 ans déjà, nous proposons aux nouvellistes amateurs de participer à ce prix qui permet à chaque auteur de laisser libre cours à l'originalité de son écriture. Car, contrairement à de nombreux concours, nous n'imposons pas de thème, afin que l'imaginaire puisse se réaliser dans toute sa fertilité et le style s'affirmer dans toute sa singularité.

Cette année encore, la formule de ce concours a suscité un élan certain puisque 217 auteurs d'origines diverses (départements de la métropole, d'Outre-mer mais aussi de pays francophones) nous ont adressé 343 nouvelles. Cet enthousiasme pour l'écriture a provoqué une ardeur comparable pour la lecture. C'est avec un zèle accru et une fièvre impatiente que les membres du jury ont consacré de nombreuses heures à lire, puis à se concerter pour départager les textes.

Mus par cette passion de la nouvelle, nous savions que notre tâche ne consistait pas à classer de «brillants» devoirs d'écoliers, mais à rencontrer d'authentiques créateurs. Maintenant que nous voici arrivés au bout de cette exploration, nous restons habités : des voix aux accents multiples, des images aux nuances variées se sont fondues en un kaléidoscope polyphonique qui continue de nous fasciner.

Mais si le divertissement, dans l'acception noble de ce terme, reste un des aspects primordiaux, nous sommes aussi restés scrupuleux dans notre travail de lecture. En effet, derrière l'apparente liberté accordée à chaque auteur de révéler sa créativité, se cache l'exigence supérieure de présenter une nouvelle aboutie qui réponde, naturellement, aux principes du genre.

Nous avons donc retenu, dans notre première sélection, des textes qui se démarquaient par une technique avérée du récit, une réelle maîtrise de la langue et une authentique originalité. De lectures studieuses en discussions animées, nous sommes enfin parvenus à un palmarès.

Chacune des nouvelles primées résonne de sa propre harmonie : le timbre du verbe s'accorde à la composition. Et, derrière la mélodie, nous percevons le souffle d'un auteur.

Sylvie JUNG

Le mot du Maire

Quand mon ami Gaston Welter, artiste-peintre et écrivain trop vite disparu, est venu me proposer en 1989 de créer un prix de la nouvelle, j'ai tout de suite accepté parce qu'il irradiait d'enthousiasme.

«Ca ne pouvait que marcher» me suis-je dit. Je lui laissais carte blanche. En 1997, il passait la main à Sylvie Jung et l'engouement restait entier.

Dix-neuf ans que l'aventure se poursuit avec un réel bonheur. On nous écrit de toute la France et de plus en plus de l'étranger. La langue française est chargée de tant d'histoires, de tant d'émotions, de tant de combats universels qu'il n'est pas rare de recevoir des textes d'auteurs provenant de contrées lointaines (Corée du sud, Québec, Etats-Unis, Afrique) ou européennes (Belgique, Luxembourg, Suisse, Italie, République Tchèque...).

Je voudrais, aussi, remercier le comité de lecture présidé par Sylvie Jung qui se donne deux mois pour lire toutes les nouvelles (cette année : 343). Ce n'est pas facile, parfois même un peu fastidieux, mais je sais avec quel sérieux et respect des auteurs le comité de lecture remplit sa mission.

Et c'est donc tout naturellement que la municipalité de Talange soutient et encourage des actions culturelles de ce genre parce que je considère que le rôle d'une Ville en matière de développement culturel est essentiel. La Ville est l'espace de vie au quotidien. C'est l'espace de démocratie au plus près des gens. C'est l'espace social à la taille des Hommes. Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La culture populaire prend les colorations ternes des mauvaises séries télévisées. La beauté prend la forme obligatoire des stéréotypes imposés par la publicité. La pensée a de plus en plus la turbulence des moutons de Panurge...

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE

Maire de Talange,

Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

Président d'honneur : Joël Egloff

Joël Egloff suit des études d'histoire à Strasbourg puis s'inscrit dans une école de cinéma, l'ESEC (Ecole Supérieure Libre d'Etudes Cinématographique) à Paris. Il écrit des scénarii et travaille en tant qu'assistant-réalisateur. Il se consacre à présent à l'écriture.

1999 : Prix Alain-Fournier pour Edmond Ganglion & fils (Éd. du Rocher)

2000 : Prix Erckmann-Chatrian pour Les Ensoleillés (Éd. du Rocher)

2004 : Grand Prix de l'Humour Noir pour Ce que je fais là assis par terre (Éd. du Rocher)

2005 : Prix du Livre Inter pour L'Étourdissement (Buchet-Chastel)

2005 : Prix du Roman des Libraires Édouard Leclerc pour L'Étourdissement

«Le talent, dès l'origine incontestable, de Joël Egloff, prend dans l'Étourdissement, une dimension supplémentaire.» L'Humanité

A propos de son dernier roman L'Homme que l'on prenait pour un autre (2008) qui allie étrange, poésie et humour noir :

«Il y a du Kafka, voire du Camus ici. L'absurde tient une place de choix dans ce roman où l'auteur s'amuse à nous perdre en privant petit à petit son personnage de ses maigres repères.» Les Échos

«Endosser des identités pour mieux perdre la sienne, c'est la métaphore de ce roman grave et humoristique. Alternant poésie et vrai comique de répétition, Joël Egloff distille une angoisse incisive qui semble à peine calculée.» Télérama



Palmarès 2008

Prix Gaston Welter : «Fidélité»

Tania Shebabo (Les Lilas - 93)

1er Prix d'honneur : «Marie-Louise F»

Sylvie Dubin (Angers - 49)

2ème Prix d'honneur : «Un matin ordinaire»

Axel Sénéquier (Paris - 75)

ont été retenus lors de la deuxième sélection :

«Cache-cache»

Jean-Marie Cuvilliez (Villar St Pancrace - 05)

«Marie-Louise F»

Sylvie Dubin (Angers - 49)

«Un garçon rangé»

Jean-Paul Lamy (Varaville - 14)

«Une jolie poupée rose»

Laurence Litique (Gircourt-les-Vieville - 88)

«Le vélo»

Frédérique Lorient (Hettange-Grande - 57)

«Nina»

Clotilde Marceron (Cavaillon - 84)

«Félix s'en va-t-en guerre»

Laurence Marconi (Bussy St Georges - 77)

«Musique etc...»

Annie Mullenbach-Nigay (Beaumont sur Oise - 95)

«Un matin ordinaire»

Axel Sénéquier (Paris - 75)

«Fidélité»

Tania Shebabo (Les Lilas - 93)

ont été retenus lors de la première sélection :

«Suzanne»

Sophie Arjaly (Rueil Malmaison - 92)

«Justice imminente»

Martine Bontoux (Arles - 13)

«La peur»

Nicole Cavazza (Montlaur - 31)

«Cache-cache»

Jean-Marie Cuvilliez (Villar Saint-Pancrace - 05)

«Le cadeau»

Annick Demouzon (Moissac - 82)

«Le scarabée»

Philippe Deniard (Pantin - 93)

«Marie-Louise F»

Sylvie Dubin (Angers - 49)

«Bleu marine»

Alain Dubois (Villebernier - 49)

«Tous coupables»

Anne-Marie Dupont (Vaux-le-pénil - 77)

«La maison du français»

«Tout l'or du monde»

Alain Emery (Plancoët - 22)

«Onde de chocs»

Mireille Florentin (Vauhallan - 91)

«A cinq minutes de Mélissa»

Eric Gilberh (Saint-Fargeau-Ponthierry - 77)

«Le soleil sera enfermé au jardin»

Geneviève Hamard-Costa (La Riche - 37)

«Courrier du chœur»

Bernard Jacquot (Blagnac - 31)

«Un garçon rangé»

Jean-Paul Lamy (Varaville - 14)

«Juste parler, encore...»

«Peur»

Frédéric Launay (Béthune - 62)

«Une jolie poupée rose»

Laurence Litique (Gircourt-les-Vieville - 88)

«Le vélo»

Frédérique Lorient (Hettange-Grande - 57)

«Nina»

Clotilde Marceron (Cavaillon - 84)

«Félix s'en va-t-en guerre»

Laurence Marconi (Bussy St Georges - 77)

«Il faut laver la neige»

André Morel (Jonquerettes - 84)

«Comptine»

«Musique etc...»

«Un trop long été»

Annie Mullenbach-Nigay (Beaumont sur Oise - 95)

«Retrouvailles»

Xavier Pinaud (Les Billanges - 87)

«Un matin ordinaire»

Axel Sénéquier (Paris - 75)

«Fidélité»

«Les gouttes d'eau»

Tania Shebabo (Les Lilas - 93)

«Amère alliance»

Samuel Socquet-Juglard (Pantin - 93)

«Le pont»

«Le rire»

Isabelle Verneuil (Ceyrat Boisséjour - 63)

Prix Gaston Welter : Fidélité

J'ai rencontré une femme toute petite. Vraiment toute petite. Elle a plutôt la taille d'une enfant, très jeune. Six ou sept ans peut être. Mais son visage marqué, sa silhouette, ses chaussures à talons hauts –sûrement fabriquées sur mesure- révélaiient un âge avancé. La trentaine passée, la quarantaine ? Cette petite femme se trouvait à la sortie du métro, station République. En bas de la volée de marches qui menait à la rue, elle attendait. Parce qu'elle était si petite qu'il fallait la prendre sous les bras et la soulever et la porter jusqu'en haut des marches, celles-ci étant trop hautes pour ses petites jambes. Elle m'avait repéré de loin, ou m'avait reconnu, je n'en sais rien. Elle s'était mise sur mon chemin pour me demander de l'aide de sa petite voix fine et flûtée. « Vous m'aidez s'il vous plaît. » C'était plutôt une injonction qu'une question d'ailleurs. Moi je ne savais pas très bien comment m'y prendre. Elle a un peu soulevé ses bras qui m'ont fait penser à deux petites ailes délicates et impatientes. J'ai glissé mes doigts sous ses aisselles chaudes et je l'ai soulevée sans aucun effort. Un parfum étrange est resté sur mes doigts.

Elle m'avait choisi, un matin gris et pluvieux comme à l'ordinaire. Et puis le soir aussi, en revenant au métro, alors que j'allais m'engouffrer dans la bouche puante après une journée de travail vide de sens et pleine de chiffres. Elle semblait m'attendre depuis des siècles. Avait même l'air un peu agacée comme si j'étais en retard. Et puis le lendemain matin. Et le soir aussi. Et ainsi tous les jours de la semaine. Depuis c'est devenu une habitude. Tous les matins et tous les soirs, elle peut compter sur moi. Elle m'attend près de la rampe d'escalier et, si j'ai raté mon train, si je sors du travail un peu plus tard que de coutume, toujours, je m'inquiète un peu pour elle et presse le pas. De loin, je lui souris, elle pas. Jamais. Mais invariablement, en haut des marches, alors que je dépose avec précaution ce petit corps tiède comme celui d'un animal, elle me lance un merci sec.

Je ne sais pas son prénom. Je ne connais que ses grands yeux noisette qui lui mangent son visage tout petit. Et sa silhouette étrange.

Sa petite queue de cheval qui se balance de droite et de gauche, comme pour prendre son envol. Encore aujourd'hui, je me demande où elle va ainsi, sans jamais oser violer son intimité et la suivre bien sûr. J'accepte son remerciement bref et je la regarde s'éloigner de sa démarche un peu tordue, de côté, et pressée. C'est une petite femme toujours pressée, comme en retard.

Je me suis tellement habitué à elle que j'attends ce bref moment de servitude quotidien avec impatience. Et puis sa présence, son existence m'ont envahi. Au travail, je pense à elle. Dans les transports, je pense à elle. Chez moi, je pense à elle. Tout seul, j'imagine sa maison de poupée. Je l'imagine dans son petit salon en train de passer du vernis sur ses tout petits ongles qui ressemblent à des écailles de poisson. J'imagine son petit linge en train de sécher sur une fine cordelette au-dessus de la baignoire en plastique rose qui lui sert de baignoire. Sa jolie garde-robe. Ses petits intestins qui digèrent les portions de moineau qu'elle doit ingurgiter..

Petit à petit, ma curiosité s'est aiguisée. Je me pose des questions. J'imagine des réponses. Je me demande encore et encore pourquoi moi, et comment elle m'a choisi, et si elle pense à moi parfois. Mais c'est une petite femme mystérieuse qui ne donne aucun indice. Si je pose une question, comme cela m'est arrivé les premiers temps, histoire de nouer la conversation, elle ne me répond pas. Un jour, à bout de patience et de curiosité, j'ai voulu faire durer les choses, le peu de temps que ce trajet de trente deux marches à monter ou à descendre avec elle dans les bras, m'offrait. Ce n'était pas facile. Une fois arrivé en bas des marches, je ne l'ai pas posée à terre. J'ai continué d'avancer, quelques pas. Elle n'a pas réagi tout de suite mais au bout de quelques secondes elle a tourné la tête vers moi et m'a lancé un tel air de reproche que je m'en suis voulu longtemps. Je n'ai jamais recommencé.

Plus j'y réfléchis et plus je pense que c'est comme si tout ce que je faisais pour elle lui était dû. Les premiers jours, cela m'agaçait. Puis au fil des semaines, je lui ai trouvé des raisons, toutes plus improbables les unes que les autres. Et je m'y suis résolu. Le monde doit être fait ainsi. Chacun et chacune ont sûrement leur destin lié de près ou de

loin à celui d'un ou d'une inconnue. Ou alors, chaque être humain est le maître de quelqu'un et l'esclave de quelqu'un d'autre. En bref, j'accepte maintenant que tout ce que je fais pour elle lui est dû. Et elle a sûrement raison. Sûrement qu'une toute petite femme comme elle, qui se lève le matin, tous les matins, pour aller je ne sais où, a le droit d'avoir à son service un gars comme moi qui deux fois par jour, lui est fidèle. C'est si peu.

Quand je suis malade, j'imagine qu'elle attend là, près de la rampe d'escalier, et que personne ne la remarque. Elle attend et attend, avec son air renfrogné. Mais personne ne fait cas d'elle. Peut-être qu'alors, exaspérée par l'attente vaine, elle rebrousse chemin et repart vers chez elle, dans une autre station. Peut-être que là-bas, il y a un autre gars comme moi, qui l'attend. Peut-être que là-bas, il y a un escalator et qu'elle n'a besoin de personne. Peut-être, peut-être... Parfois je me dis qu'elle n'existe sûrement pas ailleurs que dans mon esprit. Oui, elle a pu naître et grandir dans mon esprit, pour un jour s'en évader. Oui, elle s'ennuyait dans ma tête pleine de calculs. Pourtant, quand je reviens, le matin, tous les matins, elle est là.

Et puis, la semaine dernière, j'ai perdu mon emploi. Mon patron me trouvait étrange :

« - Tu as changé Alphonse. Tu rêves, tu n'es plus à ce que tu fais. Tu t'es encore trompé dans les fiches de paie le mois dernier. On ne peut plus se permettre de te garder. L'Agence m'envoie un nouveau comptable dès demain. Alors passe à la caisse. » Ses derniers mots avant de me congédier..

Et moi, je ne pensais qu'à une chose, comment occuper ma journée jusqu'au soir. Pour être à la bouche de métro à l'heure. Pour la femme toute petite. J'ai taillé tous mes crayons, j'ai rangé mon bureau, classé tous les dossiers pleins de chiffres et de colonnes que j'allais abandonner à un autre type costumé et cravaté de gris. Je suis allé aux toilettes plusieurs fois, en prenant mon temps. J'ai bu un dernier café au distributeur. J'étais content, car j'allais être à l'heure. J'ai rempli mon cartable et j'ai même couru un peu pour ne pas la rater. Elle était là, sûre d'elle, sûre de moi. Et moi j'étais ivre de joie, car j'avais eu un

peu peur qu'elle n'y soit pas. Comme tous les jours. Comme un chien fidèle qui retrouve son maître et craint de le perdre à nouveau.

Le lendemain matin, je me suis levé comme si de rien n'était. Comme s'il fallait partir au travail. J'ai enfilé ma chemise, et ma cravate, et mon costume. J'ai pris mon cartable et me suis engouffré dans le métro. J'avais même quelques minutes d'avance sur l'horaire habituel. Mais quand je suis arrivé en bas des marches, là où la petite femme m'attendait tous les matins, quand je l'ai aperçue dans sa petite robe rouge et ses chaussures à talons hauts dans les bras d'un autre type en costume gris, mon cœur s'est arrêté de battre quelques secondes. Juste le temps de me croire mort et revenu à la vie dans le même instant. Elle ne m'a pas regardé. Comme si elle ne me voyait plus. L'homme l'a soulevée avec précaution, comme je savais si bien le faire moi-même. Il l'a portée tout en haut des marches, il l'a déposée et elle lui a lancé son merci bref et un peu sec. Et j'ai vu l'homme la regarder s'éloigner de son petit pas pressé. Je l'ai vu attendre que la silhouette toute petite disparaisse complètement au coin de la rue avant de reprendre le cours de sa journée. Je l'ai suivi. Il est entré dans une banque et a salué ses collègues. Moi, je ne pouvais m'empêcher de sourire un peu méchamment, comme un mari cocu. Puis j'ai erré toute la journée dans le quartier, guettant les entrées et sorties sous les porches, m'attardant sur les vitrines, fouillant les cafés du regard. Je n'ai pas vu la femme toute petite. J'ai pensé que ma vie ressemblait à ce miroir de poche que j'avais offert à ma mère et qu'elle avait jeté du quatrième étage parce qu'il ne lui plaisait pas. Des petits bouts épars de moi me renvoyaient une image hâve. J'ai laissé s'écouler la journée vide et triste à mourir jusqu'à l'heure du retour. L'heure à laquelle elle attendrait à l'entrée de la station de métro. Je l'avoue, je me suis caché derrière le kiosque à journaux qui avait fermé sa coquille comme une moule. Et j'ai attendu. Puis je l'ai vue arriver. Et j'ai distinctement saisi son regard précis comme une balle de revolver qui est venu me chercher et se ficher dans mes yeux. Elle me regardait avec méchanceté. Ses pupilles dilatées étaient noires et sa queue de cheval se tenait coite. Moi, je me sentais coupable, en faute, comme pris sur le fait de mon amour pour ce petit bout de femme. J'ai senti son grand mépris pour mon attachement, comme quelque chose qu'elle

connaîtrait depuis trop longtemps. La bouche sèche, j'ai détourné les yeux vers le trottoir luisant de pluie et de crachats.

J'ai marché longtemps, toute la nuit quasiment. J'ai rencontré des clochards heureux puis soudain très malheureux, des adolescents aux cheveux colorés, des touristes égarés, des trottoirs malmenés, des bicyclettes abandonnées, une faune bigarrée qui vivait à son rythme, reprenant ses droits au cœur de l'obscurité. J'ai découvert un monde à part, un monde dont j'avais vaguement soupçonné l'existence, mais que je n'aurais jamais approché sans la douloureuse frappe du regard de la femme toute petite. Au petit matin, alors que j'essayais de réchauffer mes doigts engourdis et mon esprit imbibé d'alcool en marchant vite dans la solitude de la ville enfin apaisée, alors que quelques fenêtres déjà s'illuminaient pour un autre jour, j'ai pris une décision. Je suis rentré chez moi à pied, au pas de charge. J'ai pris une douche et me suis rasé avec beaucoup d'attention. J'ai pris ma plus belle chemise blanche, enfin, la moins usée. Je l'ai repassée et enfilée. Je me suis même parfumé. Et j'y suis allé. J'ai pris le métro à l'heure. Je suis arrivé à l'heure. J'ai repéré la femme toute petite en bas de la volée de marches. Sur la droite, au bout d'un couloir, j'ai vu le type au costume gris qui arrivait et qui la regardait aussi. Qui ne voyait qu'elle. J'ai pressé le pas, caché par un voyageur encapuchonné devant moi. Elle n'a rien vu venir. Arrivé presque à sa hauteur, je suis sorti du rang. Elle n'a pas eu le temps de réagir. Je l'ai prise vivement sous mon bras et j'ai remonté les marches quatre à quatre, comme si ma vie en dépendait. Puis j'ai couru en travers de la place, bravant le flot ininterrompu de voitures et de cycles en tous genres. Je marchais vite, courant parfois, la femme toute petite serrée fort contre moi, ma main couvrant sa bouche pour l'empêcher de crier. J'ai pris une avenue, puis une rue sur la droite, j'ai tourné deux fois à gauche, j'ai encore marché puis me suis engouffré dans le métro à la hauteur du boulevard de Belleville. J'en suis ressorti quelques minutes plus tard, serrant toujours contre moi la femme toute petite qui tentait de se débattre. Mais cette fois, elle ne faisait pas le poids. J'avais la situation en main. Je jubilais. J'ai pris un taxi qui nous a déposés devant mon immeuble. Il n'était même pas dix heures du matin. La journée s'annonçait dégagée, peut-être même ensoleillée. Je la tenais

serrée fort contre mon flanc et sa chaleur m'envahissait, comme une petite boule vivante de poils ou de plumes. J'ai monté les trois étages avec elle sous mon bras, priant pour ne pas rencontrer ma concierge. Tout s'est bien passé. J'ai fermé la porte à double tour et je l'ai installée dans la vitrine que j'ai reçue après la mort de Mère Grand. Celle qui se ferme avec une grosse clé en fer. Je suis sorti dans le soleil neuf. Je lui ai acheté une petite bassine rose pour prendre des bains et j'ai commandé plusieurs robes de poupée chez la marchande de jouets. Elle les recevra mardi matin de la semaine prochaine m'a-t-elle dit.

Depuis, trois fois par jour, j'ouvre les portes vitrées pour lui donner à manger et lui faire la conversation. Mais à dire vrai, elle ne parle pas beaucoup. Elle garde sa bouche pincée fort sur ses petites lèvres et son air renfrogné qui la vieillit un peu. Elle me fait penser à Bertha, la poule que mère-grand n'a jamais voulu plumer et qui a vieilli avec elle.

Mais cela m'est égal.

Elle est là.

Là pour moi.

Tania Shebabo

1^{er} Prix d'honneur : Marie-Louise F.

Dimanche

Les volets sont ouverts sur la cour et les hésitations de l'aube. Dans l'appartement étroit, tout est gris encore. Marie-Louise est assise à la table de la cuisine ; elle suit d'un doigt les motifs géométriques sur la toile cirée, losanges et carrés composant un labyrinthe sans issue. Elle s'égare dans des rêveries confuses, le prix du pain, le télégramme du frère « rentre en France. bonne santé. arrivée imminente », son homme qui lui est revenu depuis bientôt un mois et qui se retourne dans le lit, derrière la cloison, carrés, losanges... Elle écoute la radio des voisins :

C'est une fleur de Paris

Du vieux Paris qui sourit

Car c'est la fleur du retour

Du retour des beaux jours.

Un premier rai de lumière, qui s'est frayé un chemin entre les immeubles, s'est glissé dans la cour, atteint la nappe. Marie-Louise le cueille sur son doigt. Elle se dit qu'aujourd'hui, aujourd'hui elle le fera.

Quand il entre dans la pièce, elle n'a pas besoin de lever les yeux pour savoir qu'il est fâché. Il s'assoit à la table, dit qu'il n'a pas faim, qu'il veut seulement un bol de chicorée. Elle le sert et va à la fenêtre pour regarder le puits de la cour et le losange de ciel au-dessus. Sur le rebord d'en face, il y a un pot avec des fleurs en bouton, pâles et maigrichonnes. Fleurs de Paris. Il lui demande ce qu'elle a décidé. J'irai, répond-elle sans se retourner. Et elle rentre les épaules : qu'il ne cherche pas à en savoir plus ! Mais lui a bien l'intention de lui en faire baver et déjà il ricane : sur qui a-t-elle jeté son dévolu, le grand brun ou le petit frisé ? comment l'a-t-il séduite ? par quelles promesses racoleuses ? Elle lui demande de ne pas crier parce que les petits dorment encore. Marie-Louise quitte la cuisine pour aller ranger

la chambre. Ensuite elle s'occupera des enfants et se préparera. Il l'a suivie : à qui veut-elle faire croire qu'elle en a vraiment envie ? Et il lui explique qu'il l'aime mais il n'ose pas la prendre dans ses bras. Il s'assoit sur le bord du lit et la regarde plier du linge. Ne voit-elle pas où est son devoir, ne voit-elle pas qu'elle va gâcher ce qu'il y a de plus noble en elle, et quel exemple pour les enfants ?

Elle voudrait lui dire qu'elle l'aime aussi et que l'amour n'a rien à voir avec sa décision, qu'elle le fait pour elle, pas contre lui. Mais elle n'ose pas exprimer ses raisons, parce qu'elle n'a pas bien démêlé encore ce qui entre de rancœur dans le geste qu'elle s'apprête à réaliser. Que lui reproche-t-elle? Des choses très injustes en somme, comme de les avoir laissés dans le petit appartement gris entre l'angoisse et les privations ou d'avoir épuisé la joie des retrouvailles pour les avoir rêvées trop longtemps. Elle a du mal à s'avouer que ce qui l'agace depuis son retour, ce qui l'empêche de le retrouver lui, c'est qu'il ne la reconnaît pas ; et elle a du mal à s'avouer que c'est normal après tout, car elle n'est plus la femme qu'il a quittée. Marie-Louise lui en veut de la désirer comme avant, alors qu'elle n'est plus celle d'avant. Que rien n'est comme avant. A présent elle veut travailler. Et aller au café. Comment lui dire qu'elle veut grandir ?

Madeleine est sur le seuil de la chambre. Sa chemise de nuit, trop courte, découvre ses genoux potelés. Le père lui tend une main mais la fillette se jette sur sa mère en détournant la tête. Le père soupire, cela déchire le cœur. Il voudrait tant être dans le tableau : sa femme et la petite enlacées, dans la lumière timide du matin. Marie, dit-il, reprenons tout depuis le début. Effaçons et recommençons. Mais il a le malheur d'ajouter : je sais que tu es une bonne fille.

Je ne suis pas, je ne suis plus une bonne fille prononce-t-elle en serrant les dents. Madeleine lâche sa mère et court se réfugier dans sa chambre. Je suis ... elle cherche des mots qu'elle n'a jamais eu l'occasion de dire, pas plus à elle-même qu'à son mari... je suis... Et avec une voix trop haut perchée, une voix de tête, d'une femme qui tient tête sans être bien certaine que sa rébellion est à la bonne hauteur : je suis ce que je veux ! L'homme ouvre de grands yeux mais il n'est pas ébloui, seulement sidéré. Il veut répliquer mais lui non plus

n'a pas les bons mots. Alors il se contente de répéter, ce que tu es... ce que tu es... ce que tu es... et la phrase enfle, venue du fond du ventre, boule de colère qui se déroule sans motif clair. Elle croit deviner qu'il y a une injure au bout. Comme elle, il serre les dents, se retient, mais c'est trop tard. Les mots parfois, c'est quand ils manquent qu'ils font mal. Il ne bouge pas quand le petit, dans l'autre chambre, se met à pleurer.

Il entend sa femme parler aux enfants. Elle les aide à s'habiller et ils gloussent parce qu'elle s'amuse à les chatouiller. Ils prennent leur petit déjeuner. Ils jouent maintenant. Marie-Louise range la cuisine, écrit une lettre, fait ses comptes. Un voisin vient lui demander conseil pour remplir des papiers. Elle rit, sort quelques minutes, revient. Madeleine se bat avec son frère. La mère gronde. Elle refait une couture de manteau. Il est bientôt dix heures. Il ne bouge pas. Quand le fera-t-elle ? se demande-t-il. Et encore : pourquoi ne le ferait-elle pas ? Mais c'est pour lui tellement évident : il est revenu, il est son mari. Bien sûr il est fatigué, il n'est pas encore à la bonne hauteur. Il peine à entrer de nouveau dans son costume d'homme, de mari et de père, à reprendre le juste ton. Elle devrait comprendre et être patiente. Au lieu de quoi... Hier soir encore, les forces lui ont manqué ; mais aussi, ils s'étaient disputés et elle était têtue et lointaine. Est-ce qu'elle rêvait déjà à ce dimanche ?

Dimanche 29 avril

Marie-Louise entre dans la chambre et va au petit lavabo, se coiffe. Elle construit un chignon haut qu'il ne lui connaissait pas. Elle se fait belle pour le rendez-vous. Sort de l'armoire le sac noir du dimanche, y range ses papiers, son mouchoir. Bon dieu, faut-il qu'elle le nargue ? Il pourrait la menacer de divorcer ou même se lever et la gifler. Il sent bien qu'elle serait capable de le quitter tout de bon. Alors il suit chacun de ses gestes en tendant le cou ostensiblement pour bien lui faire comprendre à quel point il se moque d'elle, pour qu'elle se sente bête à se pomponner sous son nez, qu'elle ne comprend rien à ce qu'elle va faire, qu'elle veut juste lui faire mal, l'humilier, et qu'elle n'aille pas raconter que c'est pas contre lui ! Mais Marie-Louise ne faiblit pas, ne cherche pas à éviter son regard hargneux. Elle a les yeux pleins de

larmes cependant. Non pas qu'elle le craigne ou se sente coupable, mais parce qu'elle n'aurait jamais pensé en arriver là. Son mari. Le père des petits. Il rencontre les yeux mouillés. Il voudrait lui demander une dernière fois de renoncer. Mais elle a mis son manteau. N'oublie pas ton poudrier lance-t-il. Et il l'imagine là-bas. Il la voit entrer sous le préau, longer le couloir, franchir la porte, refermer doucement derrière elle le lourd rideau. Qu'importe que ce soit pour un type brun, frisé ou à moustache ! L'important est qu'elle soit là-bas, alors qu'il ne le veut pas. Sa femme. Est-ce que les femmes des autres font cela ?

Elle est partie. Les enfants sont dans la cuisine. Ils sont très sages. Ils font rouler une petite automobile en suivant les losanges et les carrés mais parfois la voiture sort du labyrinthe et ils rient. Est-ce que toutes les femmes ... Marie-Louise marche sur le boulevard, son sac noir du dimanche serré sous le bras, un petit chapeau à plumes crânement fixé sur la tête et ses talons claquent sur le pavé. Elle va le cœur battant à un premier rendez-vous. Elle le fait, se dit-elle, elle le fait pour la première fois. Saura-t-elle s'y prendre, ne sera-t-elle pas bien ridicule ? Qu'y a-t-il derrière le rideau qui mérite qu'elle mette en péril son foyer ? Elle arrive devant le préau, longe le couloir, passe la porte, ouvre son sac, entre dans la cabine, tire le rideau. Elle se sent grandie.

Il a rejoint les enfants dans la cuisine. Ils l'ont regardé s'asseoir à côté d'eux, ils ont suspendu leur rire, un peu effarouchés. Puis ils ont repris le jeu et ils lancent la petite voiture vers lui de toutes leurs forces, pour qu'il la rattrape avant qu'elle ne quitte la toile cirée. La radio des voisins leur parvient en sourdine :

Pendant quatre ans dans nos cœurs

Elle a gardé ses couleurs

Bleu, blanc, rouge avec l'espoir elle a fleuri

Fleur de Paris

Dimanche 29 avril 1945

Tout s'est bien passé. Marie-Louise remonte le boulevard. Je l'ai fait, je l'ai fait. Est-ce que ça se voit sur mon visage que je l'ai fait ? Elle

regarde attentivement chaque femme qu'elle rencontre, seule ou au bras du mari pour tâcher de deviner : elle aussi ? Elle n'éprouve pas de véritable joie, non, seulement de la satisfaction. Elle recommencera, c'est sûr, c'est excitant. Elle rougit à cette pensée. Pourtant elle se promet qu'à chaque fois qu'elle en aura l'occasion, elle ira, en cachette s'il le faut. Si seulement il était plus... Elle lui a rapporté un journal, un peu pour l'amadouer, se faire pardonner. Il ne la regarde pas quand elle ouvre la porte mais il annonce aux enfants que Maman est rentrée à temps pour préparer le repas. Elle lui tend le journal et prend son tablier. Alors il déplie les pages sur la petite table, effaçant tous les carrés et les losanges de la toile cirée.

Il lit à voix haute : que le camp de Dachau vient d'être libéré, que le gaz restera coupé entre 21h et 5h du matin, que les Françaises votent pour la première fois. Il lève la tête. Marie-Louise sourit.

Sylvie Dubin

2^{ème} Prix d'honneur : Un matin ordinaire

« De Rodellec Géraldine, trente-cinq ans depuis hier, mariée, un enfant, juriste d'entreprise, j'habite au 61 rue de l'amiral Roussin dans le quinzième arrondissement à Paris.

Je... Je ne sais pas exactement par où commencer monsieur le juge, tout est tellement confus, et les évènements remontent à presque six mois maintenant...

Comment je vais ? Oh, comme-ci comme ça, clopin-clopant je me remets doucement, si on peut réellement se remettre d'une épreuve comme celle-ci...

Ma situation personnelle n'est pas des plus simple : je suis suivie par un psy deux fois par semaine à l'hôpital Cochin, et je suis sous anti-dépresseurs... Mon mari a quitté le foyer il y a deux mois de cela, il ne supportait plus. Comme des bruits de marteau-piqueur dans le crâne ça lui faisait...

Non, pour l'instant, le divorce n'a pas encore été prononcé mais il en a fait la demande. Nous allons probablement être amenés à nous revoir monsieur le juge...

Vous ne traitez pas les affaires familiales ? Grand bien vous fasse... Certes, je suis devenue un peu cynique depuis l'agression mais que voulez-vous, on se protège comme on peut.

Mes amis ?...

Quels amis ?... Non, je n'ai plus personne. Je ne vois plus personne. Au début vous savez, tout le monde est gentil, on vous appelle, on vous soutient, on vous sort. C'est presque la lutte pour savoir qui prendra le mieux soin de vous. Les parents, la famille, les copains, on n'est jamais seul... Mais les gens malheureux sont ennuyeux vous le savez bien, ils vous gâchent la meilleure des soirées avec leur détresse, ils vous sapent le moral avec leurs larmes, alors on se lasse. On les appelle moins souvent, on les évite, on les oublie, c'est de bonne guerre, j'aurais sûrement fait pareil...

Professionnellement ?... Je pense que le mot adéquat serait : catastrophique. Mon employeur a pourtant été compréhensif. Après l'agression, il m'a appelée pour m'assurer de son soutien et m'a permis de revenir travailler « quand tout irait mieux. » Il a même ajouté : « votre santé prime sur tout le reste madame de Rodellec. » C'était très élégant. Un rien grandiloquent mais élégant. A mon avis, il devait s'imaginer que ma convalescence durerait quelques semaines, un mois tout au plus. Au bout de trois semaines il m'a téléphoné, en personne, pour « prendre de mes nouvelles. » Je crois qu'on s'est compris monsieur le juge, c'était surtout pour savoir quand est-ce que je comptais reprendre mon poste. Il était gêné de m'appeler d'ailleurs, mais il l'a fait c'est bien là l'essentiel, et je lui en ai été reconnaissante. Après un mois et demi d'absence, c'est sa secrétaire qui a décroché son téléphone. Il ne devait plus se sentir très fier le pépère, surtout pour m'informer qu'il allait considérer mon absence comme une avance sur mes congés payés. Au deuxième mois, j'ai reçu un simple courrier m'indiquant qu'ils « comprenaient ma situation » mais qu'ils devaient aussi « tenir compte des réalités économiques » et que du coup, mon salaire ne me serait plus versé. Ce n'est que le mois dernier que j'ai reçu ma lettre de licenciement. « Abandon de poste. » C'est réglo, rien à dire, je ne peux pas leur en vouloir, chacun fait ce qu'il a à faire...

Non monsieur le juge, je n'ai pas encore trouvé de nouvel emploi...

Non plus, vous avez raison de le préciser, je n'ai pas encore commencé à chercher. Ça ne tombera pas tout cuit, je sais bien, mais je ne me sens pas encore prête...

L'agression ? Vous voulez que je vous raconte l'agression ?...

Allons, vous savez tout puisque vous avez déjà lu les rapports de police. Tout y est, tout est dit. Qu'est-ce que je pourrais ajouter ?...

Bon, bon, si vous insistez. Je vous demande juste de m'excuser par avance si des larmes venaient à couler. Merci de faire comme si vous ne les remarquiez pas. Malgré tout, j'ai conservé certaines pudeurs...

Cela s'est produit le 22 juillet 2007, aux alentours de 7 h 15, au croisement de la rue de la Croix-Nivert et de la place Cambronne.

C'était un matin ordinaire. L'aurore et la nuit se mêlaient, le dôme des Invalides scintillait de lueurs. La journée s'annonçait magnifique, pas un nuage dans le ciel azur, les Parisiens avaient déserté la capitale l'abandonnant aux touristes et aux flâneurs, pas de bouchons pour aller au bureau, il faisait doux. Le paradis. J'avais une robe légère, une petite robe d'été noire en coton...

Si, c'est important. Bien sûr que ça compte. C'est même primordial. Monsieur le juge, vous m'avez demandé de vous raconter l'agression, je vous la raconte. Si le temps qu'il faisait, la façon dont j'étais habillée ou les images qui me sont passées par la tête ne vous intéressent pas, dites-le tout de suite et j'arrête mon récit...

Merci. Je reprends.

Une légère brise soufflait, ce qui est très rare dans la capitale, j'avais ouvert ma fenêtre pour goûter la quiétude du temps... C'est alors qu'il est arrivé... Il, oui. Par derrière, je ne l'avais pas remarqué, et pendant toute la durée de l'agression, je n'ai pas vraiment eu l'occasion de voir son visage. Il était jeune, avec une cagoule rabattue sur le crâne, c'est tout ce que je pourrais en dire. Il a ouvert brusquement la portière et m'a saisie par le bras... Je n'ai même pas réalisé ce qui m'arrivait. En moins d'une seconde, il m'a tirée hors de l'habitacle et m'a précipitée sur le bitume...

Non, je n'avais pas attaché ma ceinture, c'est juste...

Ça a été très violent, je suis tombée la tête en avant et mon menton a heurté le sol. Les médecins pensent que c'est probablement à cet instant que ma mâchoire s'est fracturée, je ne me rappelle plus, tout s'est passé si vite vous savez...

Pendant que j'étais à terre, il s'est installé au volant et a essayé de partir, c'est ce que l'enquête de police a conclu en tout cas, mais je ne l'ai pas vu. Tout de suite, sans penser à la douleur ou à la terreur qui me vrillait les entrailles, je me suis relevée et ai bondi dans le véhicule. J'ai essayé de le faire lâcher prise, de le tirer dehors, de le griffer, mais la partie était vraiment trop inégale... Il m'a frappée une fois au visage, sur le menton, la douleur fut électrique, je me suis cognée la nuque contre la portière. Immédiatement, je suis revenue à la charge et me

suis à nouveau agrippée à lui. Je ne voulais rien lâcher...

Alors il a appuyé sur la pédale d'accélérateur. J'ai commencé à courir à côté et à essayer de grimper dans l'auto. Il m'a donné un nouveau coup de poing en pleine face et subitement, le monde a viré à l'orange. Mon œil droit s'est injecté de sang et je me suis affalée sur lui. Groggy. J'avais les pieds qui pendaient dehors et le corps au niveau de ses jambes. Et là, il s'est déchainé.

Il a relevé sa chaussure au-dessus de ma tête, et il m'a frappée.

Frappée.

Encore et encore.

De grands coups de pieds sur le visage. Vous avez dû voir les photos monsieur le juge...

Le nez, les pommettes, les yeux. Tout a craqué. Je saignais de partout.

Excusez-moi...

C'était...

Au-delà des mots. Une violence inouïe. Sans nom. Aveugle.

Des coups, des coups et des coups. J'ai...

J'ai lâché prise.

Je suis tombée, à plat ventre sur le goudron, au milieu du carrefour désert, la tête en sang, choquée, et il a accéléré.

A l'iiiiiiiiiiiiiiiiideeeeeeee !!! ai-je hurlé. Au secours ! Aidez-moi ! Je le regardais s'éloigner, impuissante. C'est terrible d'être impuissante, de ne rien pouvoir faire... Terrible...

C'est à ce moment précis, sûrement parce qu'il avait entendu mes cris de détresse que l'officier Frédéric Coudray a déboulé. Evidemment je ne le connaissais pas à l'époque mais depuis, je pense à lui tout le temps... Il viendra témoigner au fait ?...

Il est déjà venu ?...

Ah, très bien... Frédéric... Le héros... La légende de son commissariat... Le meilleur tireur de tout Paris...

Comment ça j'ironise ? C'est son supérieur qui me l'a dit, et j'ai d'ailleurs pu le constater par moi-même, vous avez déjà oublié ?...

Je n'ai pas eu grand chose à dire pour qu'il comprenne. Je bavais du sang, le bitume de la place s'en souvient encore. Mes dents s'effritaient dans ma bouche. C'était infect...

Il est arrivé en courant de la rue Cambronne et s'est arrêté à ma hauteur. Un vrai cow-boy ce garçon. Eastwood dans ses jeunes années. Très professionnel. Sûr de lui. Fait pour le job. Je dirais presque que c'était l'occasion de sa vie, la justification de ses sacrifices, de son entraînement acharné. Tout convergeait vers ce moment. Enfin, il allait pouvoir être utile. Enfin, il allait sauver une vie. Enfin, il pouvait dégainer son arme pour protéger une faible femme agressée par un salop. C'était blanc et noir. Binaire. Republicain. Les gentils d'un côté, les méchants de l'autre. Tout ce qu'il aimait hein ?

Il a tiré son flingue de son étui, a fléchi les jambes pour se stabiliser et n'a pas tremblé. Ça devait être impressionnant à voir. Chuck Norris un dimanche midi sur TF1.

Je ne lâchais pas la voiture des yeux et, un peu comme dans un film, j'ai presque vu la scène au ralenti. La détonation a été assourdissante, la balle a filé droit dans un sifflement et tout là-bas, juste sous le métro aérien, alors que l'autre était en train d'entamer son virage à toute blinde, le pneu de ma Clio a explosé. C'était parfait. Millimétré. Propre et sans bavure. La voiture s'est emballée et est partie en tonneaux dans le petit parc à côté...

Non, je n'ai pas vu le visage de Frédéric à ce moment. Je fixais la Clio qui ne s'arrêtait pas de tourner et rebondissait, mais il devait être content de lui. Un petit rictus de satisfaction au coin des lèvres peut-être. C'est sûr, il venait enfin de décrocher la décoration qu'il pourrait accrocher en dessous de celle de son père. Chez les Coudray on doit être flic de père en fils j'imagine...

La Clio a tourné, tourné, tourné. Puis s'est arrêtée, écrasée sur le

toit.

Le temps a alors semblé comme suspendu.

Cela a duré quelques secondes, deux ou trois, je ne saurais dire. Il n'y avait pas un bruit dans la ville, tout était désert, même les oiseaux avaient arrêté de chanter. Il n'y avait que Frédéric et moi.

Qui fixions la Clio.

J'ai retenu mon souffle.

Je n'ai pas cligné des yeux.

J'ai prié.

Et la voiture a explosé.

Un feu d'artifice d'une violence inimaginable. Le souffle de l'explosion m'a abasourdi. Je me suis retournée vers Frédéric, qui exultait. « Un de moins » a-t-il murmuré très distinctement. J'ai cru devenir folle. Tout s'est précipité, le monde a basculé...

Je ne me cherche pas d'excuse monsieur le juge, j'essaie seulement de vous expliquer ce qui s'est passé...

En moi, quelque chose a cédé, une digue emportée par la mer démontée, la colère a pris le dessus, la rage s'est répandue dans mes veines. En une seconde, j'ai vu rouge et j'ai perdu le contrôle de moi-même.

Je me suis relevée, il m'a tendu la main pour m'aider... L'imbécile ! Je lui ai sauté au visage et je l'ai mordu. J'aurais voulu le tuer. Je l'ai roué de coups de poings, le venin coulait tout seul, la folie s'était emparée de moi. J'ai arraché un bout de sa joue avec les dents et j'ai essayé de le mordre au cou... Oui je le confesse monsieur le juge, j'ai voulu le tuer. Je n'y suis pas parvenue, mais je l'ai souhaité, et je le souhaite encore...

Il a retiré sa plainte contre moi ?...

Ah.

Et je devrais le remercier ?...

Son collègue est arrivé jusqu'à nous au pas de course et m'a attrapée

par derrière, c'est grâce à lui si Frédéric a encore des yeux. Autrement, je les lui aurais arrachés...

Il nous a séparés. J'écumais de rage.

Frédéric m'a regardé, interloqué. Il ne comprenait pas. Pauvre petit...

C'est alors que juste à côté de nous est tombé du ciel un reste enflammé de la Clio. Un morceau disloqué qui a roulé entre nous trois. Un bout difforme et fondu mais qu'il a immédiatement reconnu.

Le fauteuil bébé de mon fils de deux ans, qui dormait paisiblement sur la banquette arrière...

Voilà monsieur le juge, je vous ai tout dit. A votre tour de parler.

De toute façon quoiqu'il arrive vous savez, moi maintenant, c'est comme si j'avais été condamnée à la perpétuité... »

Axel Sénéquier

Règlement Général 2009

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle Gaston Welter - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).
- Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de TALANGE)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle Gaston Welter
Hôtel de Ville - Service culturel - BP 1
57525 TALANGE

5. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 380 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 230 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

6. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du 1^{er} janvier 2009 et ce jusqu'au 15 juin 2009.

7. Remise des récompenses

La cérémonie de remise des récompenses aura lieu au cours du 4^{ème} trimestre 2009. Les participants seront prévenus 15 jours avant la date fixée.

8. Internet

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

Adresse Internet : <http://yackatalange.free.fr>

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition...

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...)

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

